



COMÉDIE
FRANÇAISE

DOSSIER PÉDAGOGIQUE



Bakary Sangaré, Clotilde de Bayser, Véronique Vella, Thierry Hancisse, Marie Oppert, Antoine Prud'homme de la Boussinière, Jean Chevalier

Sans famille

d'après **Hector Malot**

adaptation Léna Bréban et Alexandre Zambeaux

mise en scène Léna Bréban

Dossier pédagogique réalisé par Anne Delaplace, professeure de lettres

SOMMAIRE

I. Présentation du spectacle

II. *Sans famille* par Léna Bréban :

un hommage aux arts vivants

- Lecture : les débuts artistiques de Rémi
- Prolongement : jouer et chanter le rôle de Rémi :
entretien avec Véronique Vella

III. Du récit à la scène : réécrire un roman d'apprentissage

- Lecture : En avant !
- Prolongement : Gavroche, Oliver Twist et
« The Kid » : frères d'infortune de Rémi

Annexe : Adapter *Sans famille* à l'écran



GÉNÉRIQUE

Sans famille

d'après Hector Malot

Adaptation **Léna Bréban** et **Alexandre Zambeaux**

Mise en scène **Léna Bréban**

Réalisation **Dominique Thiel**

Dramaturgie **Alexandre Zambeaux**

Scénographie **Emmanuelle Roy**

Costumes **Alice Touvet**

Lumière **Arnaud Jung**

Musique originale **Raphaël Aucler** et **Victor Belin**

Marionnette **Carole Allemand**

Maquillages et coiffures **Julie Poulain**

Assistanat à la mise en scène **Axelle Masliah**

Assistanat à la scénographie **Chloé Bellemere**

Avec

Thierry Hancisse Vitalis et Père Driscoll

Véronique Vella Rémi

Clotilde de Bayser Mère Barberin, Riccardo
et Mère Driscoll

Bakary Sangaré Capi

Jean Chevalier Joli-Cœur et Mattia

Marie Oppert l'Aubergiste, Madame Milligan, Laetitia,
la Passante anglaise et Fille Driscoll

et

Antoine Prud'homme de la Boussinière le Gendarme
toulousain, Arthur Milligan, le Docteur, Gianni,
le Welsh Guard et Grand-Père Driscoll

Alexandre Zambeaux Père Barberin, Garofoli,
l'Infirmière et James Milligan

I. PRÉSENTATION DU SPECTACLE

RÉSUMÉ

« Je suis un enfant trouvé ». La première phrase du roman d'Hector Malot entre immédiatement en écho avec son titre : Rémi est un petit garçon abandonné à la naissance. Recueilli par une brave paysanne du Limousin, mère Barberin, l'orphelin grandit à la campagne, pauvre mais aimé. Cependant la misère pousse père Barberin à se séparer de l'enfant, loué pour quelques sous à un artiste ambulante nommé Vitalis. À huit ans, Rémi part sur les routes avec ce saltimbanque et ses animaux, le chien Capi et le singe Joli-Cœur, auprès de qui il se forme à la musique et trouve une famille de substitution. Il fait ensuite la rencontre d'une riche aristocrate anglaise, qui parcourt la France en bateau. Madame Milligan est prête à accueillir Rémi mais celui-ci doit poursuivre son chemin vers Paris. Par une nuit de grand froid, Vitalis meurt. Désespéré mais valeureux, Rémi recompose une troupe avec un nouveau camarade, un jeune Italien nommé Mattia. Les deux garçons travaillent courageusement pour retourner dans le centre de la France et retrouver mère Barberin. Cette dernière annonce à Rémi que sa famille biologique est à sa recherche. Après bien des péripéties qui le mènent jusqu'à Londres, l'enfant découvre la vérité sur ses origines et apprend que Madame Milligan est sa mère. Il réunit alors tous les êtres chers qui ont croisé sa route et lui sont venus en aide. Il recompose ainsi une famille élargie : celle du sang et celle du cœur.

HECTOR MALOT

Comme Victor Hugo avec *Les Misérables* (1862), Alphonse Daudet avec *Le Petit Chose* (1868) ou encore Jules Vallès avec *L'Enfant* (1878), Hector Malot est un écrivain du réel, un Républicain soucieux de rendre compte des injustices de son temps. La figure de l'enfant maltraité émerge tôt dans son œuvre avec Romain Kalbris, héros éponyme d'un roman paru en 1869. Mais c'est le personnage de Rémi qui offre à son auteur un succès considérable et pérenne. Né d'une commande de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel pour sa revue destinée à l'enfance, *Magasin d'éducation et de récréation*, le roman *Sans famille* s'adresse à un lectorat jeune. Si Hector Malot s'est affranchi des visées trop didactiques imposées par son éditeur, il est resté fidèle à l'esprit émancipateur de son projet : offrir aux enfants un récit porteur de valeurs. Paru en 1878, récompensé dès 1879 par l'Académie française, le roman d'Hector Malot défend avec conviction la voix des enfants courageux confrontés aux épreuves de la vie. Comme le suggère la tendre dédicace adressée à sa fille unique, Lucie, au seuil du récit, l'écrivain a cherché les mots susceptibles de toucher le cœur des jeunes lectrices et des jeunes lecteurs : « Pendant que j'ai écrit ce livre, j'ai constamment pensé à toi, mon enfant. »

LÉNA BRÉBAN

Comédienne et metteuse en scène, Léna Bréban s'est formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Elle a adapté, avec Alexandre Zambaux, un certain nombre de romans jeunesse pour la scène, notamment *Verte* de Marie Desplechin, spectacle nommé au Molière du Jeune public en 2019, ou encore *Renversante* de Florence Hinckel, créé en 2021 et actuellement en tournée. Joué pour la première fois au Théâtre du Vieux-Colombier le 8 décembre 2021, *Sans famille* est repris lors de la saison 2024-2025 de la Comédie-Française, avant d'être projeté au cinéma dans les salles du réseau Pathé Live depuis le 24 septembre 2025.

DOMINIQUE THIEL

Dominique Thiel est un réalisateur spécialisé dans la captation de spectacles vivants. On lui doit notamment d'avoir filmé en direct *L'Acte inconnu* de Valère Novarina dans la Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon en 2007, *Le Suicidé* de Nikolai Erdman mis en scène par Patrick Pineau dans la Carrière de Boulbon en 2011 ou encore l'immense succès populaire que fut la mise en scène d'*Un Fil à la patte* de Feydeau par Jérôme Deschamps en 2011 à la Comédie-Française. En 2017, il réalise pour le dispositif La Comédie-Française au cinéma la captation de *Cyrano de Bergerac* puis celle des *Fourberies de Scapin*, tous deux mis en scène par Denis Podalydès.

II. SANS FAMILLE PAR LÉNA BRÉBAN UN HOMMAGE AUX ARTS VIVANTS

En adaptant le roman d'Hector Malot pour la scène, Léna Bréban a choisi d'accorder une place importante à la figure de Vitalis et à l'étonnante troupe qu'il entraîne avec lui. Enrichi par des choix de mise en scène astucieux, cet univers de saltimbanque met à l'honneur la culture populaire du spectacle vivant. Non contents de maîtriser l'art dramatique, les artistes de la Comédie-Française chantent, miment, actionnent une marionnette, engagent leur corps dans une gestuelle très visuelle, héritière du théâtre de tréteaux. En ciblant le destin singulier de Rémi, petit paysan devenu musicien, et en mettant en scène sa formation artistique, Léna Bréban propose un effet de théâtre dans le théâtre propice à l'enchantement : « Avec ce spectacle, je souhaite rendre hommage à la magie du théâtre, à l'artisanat du plateau. »

La musique : Le roman d'Hector Malot est rythmé par la chanson napolitaine de Rémi, issue du répertoire populaire italien. L'écrivain en cite les paroles à plusieurs reprises et en donne la partition à la fin du roman, signe que cette chanson a son importance dans la fiction :

*Fenesta vascia e patrona crudele,
Quanta sospire m'aje fatto jettare,
M'arde stocore comm'a na cannella
Bella quanno te sento anno menare*

Cette référence à la musique napolitaine met en lumière une réalité historique : la présence des musiciens ambulants italiens en France à la fin du XIX^e siècle. Hector Malot incarne ces artistes de rue à travers trois figures pittoresques mises en avant par Léna Bréban :

- Vitalis : chanteur lyrique autrefois connu sous le nom de Carlo Balzani. Dans le spectacle, il est interprété par Thierry Hancisse, qui chante en italien.
- Garofoli : terrifiant « padrone » qui exploite une troupe de petits musiciens italiens. Son accent italien amplifié par Alexandre Zambaux et son couvre-chef débordant sur le visage comme un masque ne sont pas sans évoquer la tradition italienne de la Commedia dell'arte.
- Mattia : ce jeune violoniste italien a suivi Garofoli en France. Il rejoint la troupe de Rémi après la mort de Vitalis. Il est interprété par Jean Chevalier, qui joue du violon sans archet, comme un magicien.

La musique est omniprésente et recrée, à travers différents effets sonores, l'univers d'une fête foraine d'autrefois. Ainsi, la harpe de Rémi évoquée dans le roman est remplacée par un orgue de barbarie portable, qui renvoie d'un point de vue sonore et visuel à l'imaginaire des artistes de rue. Une bande musicale, composée par Raphaël Aucler et Victor Belin, ponctue l'action et l'habille de motifs sonores qui signalent au public un changement de lieu, un temps fort de l'intrigue, un moment d'émotion.

La chanson : La metteuse en scène a su s'appuyer sur la maîtrise musicale de Véronique Vella, chanteuse accomplie qui prête sa voix à Rémi. Le répertoire interprété par la

comédienne est détaché de l'univers du XIX^e siècle. Il s'agit de chansons modernes – anachroniques – qui s'adressent à l'imaginaire du public contemporain : la marche turque de Mozart dans la chanson de Boris Vian « Mozart avec nous », le refrain de « Maman la plus belle du monde » de Luis Mariano, ou encore celui de « Bambino » de Dalida, héritier d'une chanson napolitaine des années 1950. Ces airs, en décalage avec l'époque de la fiction, proposent des intermèdes musicaux qui rythment la représentation et contribuent à sa féerie.



La pantomime : C'est un art populaire qui fut à l'honneur jusqu'au début du XX^e siècle. Léna Bréban renoue avec cette pratique en choisissant de faire interpréter le chien Capi par un comédien. C'est un personnage muet, qui illustre fidèlement le lien qui unit Rémi à Capi dans le roman : « C'était un chien fort intelligent. La parole n'a jamais été utile entre lui et moi ; du premier jour nous nous sommes tout de suite compris ». Le rôle de Capi repose avant tout sur la présence constante et expressive du corps de Bakary Sangaré sur scène, bien plus grand que celui de Véronique Vella, accentuant le contraste entre ce petit enfant esseulé et ce grand chien savant, qui exprime son affection sans mots, par la seule intelligence de son regard et de sa gestuelle.

La marionnette : Le personnage de Joli-Cœur est représenté par une marionnette de petite taille, au visage expressif et au costume coloré, conçue par Carole Allemand. Elle est manipulée par le comédien Jean Chevalier, vêtu de noir, dont le corps n'est pas entièrement caché : la mise en scène ne cherche pas à masquer les rouages de l'illusion comique, mais tient au contraire à les révéler, à souligner les ressorts mécaniques de cet art populaire associé à l'enfance. Cette marionnette traduit l'attention qu'Hector Malot porte au petit singe dans le roman, à sa personnalité et à sa dignité. À l'encontre de

la tradition cruelle des montreurs d'animaux en vogue au XIX^e siècle, le récit de Malot fait preuve d'une certaine modernité : les bêtes de Vitalis sont bien traitées et considérées comme des artistes, au même titre que les humains.

L'art du clown : Dans un entretien accordé à France Culture, Léna Bréban définit ainsi son projet d'adapter *Sans famille* au théâtre : « Je voulais que le spectacle soit très drôle parce qu'il me semblait que le roman était suffisamment triste pour qu'il faille contrebalancer. J'avais très envie que les petits spectateurs et les adultes ressortent en ayant vécu ensemble des pleurs et des rires. » Le registre comique est travaillé dans les scènes anglaises dédiées à la famille Driscoll, qui accueille Rémi à Londres. Grimaces, gestuelle mécanique, perruques hirsutes, accent anglais caricaturé, tout tend au grotesque dans le jeu des comédiennes et des comédiens qui, comme toujours dans la pratique du clown, suscite à la fois le rire et le malaise.

À travers ces multiples pratiques artistiques qui débordent le simple jeu dramatique, Léna Bréban rend hommage aux arts de rue trop souvent considérés comme mineurs. Elle creuse également le fructueux procédé de la mise en abyme : les artistes de la Comédie-Française jouent le rôle d'artistes ambulants d'un autre temps, redoublant ainsi, sur scène, la joie de la représentation.

LECTURE

les débuts artistiques de Rémi

(Première partie, chapitre 6)

« Mesdames et messieurs, dit Vitalis en gesticulant d'une main avec son archet et de l'autre avec son violon, nous allons continuer le spectacle par une charmante comédie intitulée : *Le Domestique de M. Joli-Cœur ou Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense*. Un homme comme moi ne s'abaisse pas à faire l'éloge de ses pièces et de ses acteurs ; je ne vous dis donc qu'une chose : écarquillez les yeux, ouvrez les oreilles et préparez vos mains pour applaudir. »

Ce qu'il appelait « une charmante comédie » était en réalité une pantomime, c'est-à-dire une pièce jouée avec des gestes et non avec des paroles. Et cela devait être ainsi, par cette bonne raison que deux des principaux acteurs, Joli-Cœur et Capi, ne savaient pas parler, et que le troisième (qui était moi-même) aurait été parfaitement incapable de dire deux mots.

Cependant, pour rendre le jeu des comédiens plus facilement compréhensible, Vitalis l'accompagnait de quelques paroles qui préparaient les situations de la pièce et les expliquaient.

Ce fut ainsi que, jouant en sourdine un air guerrier, il annonça l'entrée de M. Joli-Cœur, général anglais qui avait gagné ses grades et sa fortune dans les guerres

des Indes. Jusqu'à ce jour, M. Joli-Cœur n'avait eu pour domestique que le seul Capi, mais il voulait se faire servir désormais par un homme, ses moyens lui permettant ce luxe : les bêtes avaient été assez longtemps les esclaves des hommes, il était temps que cela changeât.

En attendant que ce domestique arrivât, le général Joli-Cœur se promenait en long et en large, et fumait son cigare. Il fallait voir comme il lançait sa fumée au nez du public ! Il s'impatientait, le général, et il commençait à rouler de gros yeux comme quelqu'un qui va se mettre en colère ; il se mordait les lèvres et frappait la terre du pied.

Au troisième coup de pied, je devais entrer en scène, amené par Capi.

Si j'avais oublié mon rôle, le chien me l'aurait rappelé. Au moment voulu, il me tendit la patte et m'introduisit auprès du général.

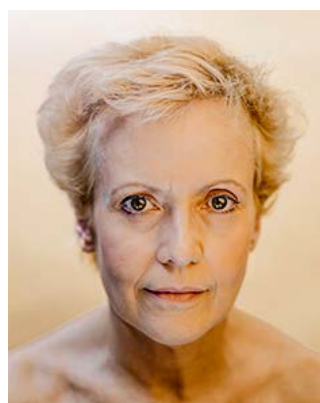
Celui-ci, en m'apercevant, leva les deux bras d'un air désolé. Eh quoi ! c'était là le domestique qu'on lui présentait ? Puis il vint me regarder sous le nez et tourner autour de moi en haussant les épaules. Sa mine fut si drolatique que tout le monde éclata de rire : on avait compris qu'il me prenait pour un parfait imbécile, et c'était aussi le sentiment des spectateurs.

QUESTIONS

1. Recherchez dans un dictionnaire l'étymologie et le sens des mots « comédie » et « pantomime ». En quoi cet extrait illustre-t-il parfaitement le sens de ces mots ?
2. En vous appuyant sur les indications données par Hector Malot, devenez artistes à votre tour et, par groupe de trois élèves, jouez la pantomime conçue par Vitalis.
3. Dans la mise en scène de Léna Bréban, le personnage de Joli-Cœur est joué par une marionnette. Comment interprétez-vous ce choix ?

PROLONGEMENT

Jouer et chanter le rôle de Rémi : entretien avec Véronique Vella, sociétaire de la Comédie-Française



Dans Sans famille, Léna Bréban vous a choisie, Véronique Vella, pour interpréter un petit garçon de 8 ans ! Comment a-t-elle abordé ce rôle avec vous ?

L'histoire de ce rôle est jolie. Au départ, Léna Bréban voulait que je joue Mère Barberin et je m'en réjouissais. Puis la crise Covid a interrompu le

projet, tout s'est arrêté. Cette interruption a été favorable à la réflexion, à l'introspection... Un jour Léna m'a appelée pour me dire que, finalement, elle voulait que je joue le rôle de Rémi. Ce revirement soudain m'a intriguée, m'a stimulée, et m'a donné envie d'explorer ce saut de la maturité à l'enfance. J'ai dit oui à Rémi ! Léna Bréban a envisagé ce personnage comme le font les metteurs en scène anglo-saxons qui se libèrent de la notion d'emploi, qui ne se posent ni la question du genre, ni celle de l'âge, mais recherchent avant tout une adéquation entre un rôle et la personnalité de l'artiste qui va l'interpréter. Je suis une femme, j'ai 57 ans, et c'est pourtant moi le Rémi dont elle avait envie.

La mise en scène proposée par Léna Bréban mobilise beaucoup le corps. On vous voit courir, vous étendre au sol, sauter sur le dos de Vitalis joué par Thierry Hancisse. Comment avez-vous préparé votre corps à cette gestuelle très dynamique ?

Oui, en effet, j'ai préparé mon corps pour ce spectacle. J'ai renforcé mes muscles, je me suis étirée, j'ai perdu du poids. J'ai travaillé le mouvement. Sur scène, je suis à quatre pattes, j'ai les genoux d'une femme de 57 ans, j'ai mal aux articulations mais, en même temps, j'ai 8 ans et je m'amuse beaucoup. C'est rigolo à vivre, c'est un petit vertige... Et puis, dans ce travail du corps, le partenaire de jeu est essentiel. Pour se mouvoir, prendre des risques, il faut se sentir en sécurité. J'ai une confiance absolue dans Thierry Hancisse, qui est très solide physiquement, c'est un super-héros, un véritable « X-Man » ! Quand Thierry me porte sur son dos, je sais que je ne vais pas tomber.

Sans famille est un spectacle dans lequel la chanson tient une place importante. Le répertoire proposé est éclectique : Dalida, Luis Mariano, Boris Vian. Avez-vous contribué au choix de ces titres ?

Pour le répertoire de ce spectacle, Léna Bréban a proposé deux titres et j'en ai proposé un. Elle m'a découverte en 2017 dans le spectacle *La Comédie-Française chante Boris Vian*, où j'interprétais la chanson « Mozart avec nous », et elle a voulu que je reprenne ce thème musical dans *Sans famille*, au moment où Rémi apprend son métier d'artiste avec Vitalis, comme un clin d'œil au public de la Comédie-Française. Le « Bambino » de Dalida, c'était son idée aussi. Mais la chanson de Luis Mariano, « Maman, la plus belle du monde », c'est une proposition qui vient de moi. C'est une chanson importante pour moi : j'ai perdu ma mère au moment de la création du spectacle... Il me semblait que, au moment où Rémi rencontre madame Milligan, il trouve une forme de réconfort maternel. Il veut chanter son attachement à cette figure aimante, une chanson nostalgique car elle lui évoque aussi la perte de mère Barberin. Cette chanson est un endroit de mon enfance, que j'ai voulu associer au parcours de ce petit bonhomme.

Dans ce spectacle, vous passez du jeu au chant, qu'est-ce que cela implique, du point de vue du travail de la voix ?

Dans le passage du texte au chant, la difficulté, c'est l'émotion. On peut continuer à parler sous le coup de l'émotion, on peut parler en pleurant – mal, avec la gorge serrée, comme dans la vie – mais la parole est possible. Tandis qu'on ne peut pas chanter en pleurant. Chanter quelque chose qui peut vous émouvoir en scène, c'est laisser jaillir cette émotion tout en la canalisant techniquement pour que la musique ne soit pas empêchée. La métaphore que j'aime filer, c'est celle du feu qu'on entretient dans une cheminée : il faut nourrir avec beaucoup de soin cette petite flamme intérieure, l'attiser mais pas trop fort, la contenir sans l'éteindre.

Le personnage de Rémi est confronté à des épreuves bouleversantes. Sur scène, l'émotion de l'enfant n'est pas gommée mais, au contraire, accueillie avec sensibilité : vous pleurez beaucoup, de ces grosses larmes propres aux chagrins d'enfants. Où puise-t-on les larmes de Rémi ?

Il y a deux sortes de metteur et metteuse en scène. Il y a ceux qui, sur la recherche de l'émotion, demandent à l'acteur de puiser en lui-même la tristesse qui fera jaillir les larmes. Alors on plonge en soi, dans l'intime, pour trouver cette tristesse-là. Et puis il y a les metteurs et metteuses en scène qui savent expliquer pourquoi, à ce moment de la représentation, il est nécessaire de pleurer. Et dans ce cas, on n'a pas besoin d'aller chercher les larmes au fond de soi : la proposition du metteur en scène se suffit à elle-même. Avec Léna, ça s'est passé comme ça. On a travaillé sur la singularité du chagrin d'enfant, qui est très puissant mais qui peut s'arrêter d'un seul coup et céder la place au rire. Léna voulait éviter le pathos, faire alterner les moments tristes et les moments drôles, montrer comment Rémi sèche ses larmes et va de l'avant.

Rémi est un enfant qui, très jeune, apprend avec Vitalis à devenir artiste. Le désir de faire du théâtre vous est-il venu dès l'enfance ?

Ah oui, complètement ! Quand j'étais enfant, ma mère était comédienne. La première fois que je suis allée la voir jouer, à Grenoble, j'étais en coulisses, et c'est le premier souvenir que j'ai du théâtre : un lieu dans lequel je me sens immédiatement bien. Un endroit dans lequel je suis dans la sécurité la plus totale. Un nid, un cocon, une grotte. Dès l'âge de 8 ans (comme Rémi !) j'ai appris des poèmes par cœur, j'ai joué avec un micro, j'ai voulu monter sur scène. J'ai eu la chance de devenir comédienne et, pendant longtemps, je l'ai été dans une forme d'insouciance. Aujourd'hui, j'exerce ce métier avec davantage de conscience parce que nous traversons une époque difficile pour la culture. Je trouve que l'art dramatique, cet art « inutile comme la pluie », pour reprendre les mots du poète René Guy Cadou à propos de la poésie, cet art proche de l'artisanat, qui ne distribue pas de dividendes, est absolument essentiel. Le théâtre peut nous sauver du monde dans lequel nous vivons.

III. DU RÉCIT À LA SCÈNE RÉÉCRIRE UN ROMAN D'APPRENTISSAGE

Le roman d'Hector Malot est un **roman d'aventures** aux péripéties nombreuses, initialement conçu pour être publié en feuilleton. Il est ainsi paru, à partir du 4 décembre 1877, dans le journal quotidien *Le Siècle*, tenant en haleine son lectorat au fil des épisodes.

Il s'agit également d'un **roman d'apprentissage**. Le héros, jeune et inexpérimenté, est confronté à un certain nombre d'épreuves qu'il apprend à surmonter et qui lui permettent d'appréhender le monde. Le voyage de Rémi est donc au cœur de sa formation : c'est sur les routes de France et au gré de ses rencontres que l'enfant apprend à grandir. Ce voyage le mène de Chavanon (au centre de la France) vers le sud jusqu'à Toulouse, puis le conduit vers le nord via Dijon, Troyes et Paris, avant de lui faire traverser la Manche en bateau jusqu'à Londres. Comment représenter sur scène l'espace parcouru ? Comment rendre perceptible le temps écoulé ? Adapter ce récit de voyage au cadre immobile d'une scène de théâtre relève de la gageure, et c'est précisément ce défi que la metteuse en scène a voulu relever : « Avec la scénographe Emmanuelle Roy, nous avons cherché comment rendre au public le ressenti, spatial et temporel, de ce long périple ».

La **dimension spatiale** du récit est rendue par une scénographie ingénieuse qui permet, par un effet de rotation, de faire tourner une partie du plateau et des décors d'une étape du récit à une autre pour matérialiser la distance parcourue. La machine utilisée pour ce spectacle est nommée « tournette » par la scénographe qui définit ainsi le dispositif : « La tournette a un centre fixe, seul le chemin extérieur tourne. [...] Si les comédiens marchent à contre-sens et que l'on plante derrière eux des éléments de décor, on a l'impression d'une longue randonnée devant des paysages qui défilent. » La comédienne Véronique Vella assimile ce dispositif à un « manège », un « carrousel » qui renvoie à l'univers de l'enfance. Le cheminement des personnages est quant à lui exprimé par la gestuelle des artistes qui courent sur place, ralentissent, miment la fatigue ou l'essoufflement : par la magie de l'illusion comique, le public croit au périple de Rémi sur les routes de France alors que, dans la réalité scénique, il s'agit d'un voyage immobile sur les planches du Théâtre du Vieux-Colombier.



La **dimension temporelle** de la narration, qui s'étire lentement au fil des pages du roman, doit être adaptée à la durée contrainte d'une représentation pour un jeune public. C'est, là encore, la scénographie et la mise en scène qui puisent dans toutes les ressources de l'art dramatique pour permettre aux spectatrices et aux spectateurs de ressentir le temps qui passe. La lumière rend compte de l'alternance des jours et des nuits. Les effets sonores et les décors traduisent le passage des saisons. La neige matérialise l'hiver, quelques chants d'oiseaux évoquent le printemps : les jours, les semaines et les mois passent en quelques minutes !

Les quarante et un chapitres du roman sont ainsi condensés en treize tableaux scéniques qui mettent en relief les temps forts du **parcours initiatique** de Rémi. À chaque lieu correspond une rencontre décisive pour l'orphelin, une figure affective qui lui permet de se recomposer une famille : mère Barberin l'aime comme un fils, Vitalis l'éduque comme un père, Mattia lui tient lieu de frère, Madame Milligan préfigure le confort et la sécurité du foyer qu'il trouvera au dénouement. Rémi n'a de cesse de croiser ces figures d'attachement et d'en être séparé. Ces scènes de séparations et de retrouvailles contribuent à rythmer l'émotion suscitée par la représentation. Deux ruptures sont néanmoins définitives et mettent l'enfant – et le jeune public – à l'épreuve douloureuse du deuil : la mort de Joli-Cœur et la mort de Vitalis. Loin d'être escamotés, ces épisodes romanesques bouleversants et décisifs sont sublimés au théâtre par la mise en scène et le jeu des artistes.

Sans famille, du roman à la scène : 41 chapitres en 13 scènes		
	LIEU	ACTION
1	La ferme des Barberin à Chavanon	Rémi apprend qu'il est un enfant trouvé
2	Au café	La rencontre de Vitalis
3	En route vers Toulouse	La formation artistique de Rémi
4	Sur le bateau <i>Le Cygne</i>	La rencontre de la famille Milligan
5	En route vers Troyes	La neige et les loups
6	Dans une auberge sur la route	La mort de Joli-Cœur
7	À Paris rue de Lourcine	La rencontre de Garofoli et Mattia
8	À Gentilly	La mort de Vitalis
9	À l'hôpital	Rémi retrouve Mattia
10	En route vers Chavanon	La troupe de Rémi recomposée
11	À Chavanon chez Mère Barberin	Rémi apprend que sa famille biologique le recherche
12	À Londres	Rémi rencontre la famille Driscoll
13	À Milligan Park	Rémi retrouve ses origines

Ce roman d'apprentissage s'inscrit enfin dans une **dimension sociale** : Hector Malot, comme Victor Hugo avant lui, veut rendre justice aux « misérables » qui peuplent le territoire français. La pauvreté des paysans (le couple Barberin), l'exploitation des enfants (Mattia maltraité par Garofoli à Paris), la répression des saltimbanques (l'emprisonnement de Vitalis à Toulouse), la détresse des vagabonds (Vitalis meurt sur un trottoir de Gentilly), sont autant d'injustices que le romancier dénonce avec conviction et pédagogie. Tout au long de son chemin, Rémi doit affronter ce qui menace les plus démunis : le froid, la faim, la fatigue, l'indifférence, la peine. En inscrivant son héros dans cette dure réalité, le romancier sensibilise ses jeunes lecteurs et jeunes lectrices aux inégalités sociales et suscite leur empathie. Le dénouement heureux, qui met fin aux souffrances de Rémi, n'en est que plus réconfortant : la misère n'apparaît pas comme une fatalité. Cette morale pleine d'espoir explique le succès populaire jamais démenti de cette œuvre constamment rééditée et régulièrement adaptée à la télévision, au cinéma ou à la scène.

LECTURE

En avant !

(Deuxième partie, chapitre 1)

En avant !

Le monde était ouvert devant moi, et je pouvais tourner mes pas du côté du nord ou du sud, de l'ouest ou de l'est, selon mon caprice.

Je n'étais qu'un enfant, et j'étais mon maître !

Hélas ! c'était précisément là ce qu'il y avait de triste dans ma position.

Combien d'enfants se disent tout bas : « Ah ! si je pouvais faire ce qui me plaît ; si j'étais libre ; si j'étais mon maître ! » Combien aspirent avec impatience au jour bienheureux où ils auront cette liberté... de faire des sottises ! Moi je me disais : « Ah ! si j'avais quelqu'un pour me conseiller, pour me diriger ! »

C'est qu'entre ces enfants et moi il y avait une différence... terrible.

Si ces enfants font des sottises, ils ont derrière eux quelqu'un pour leur tendre la main quand ils tombent, ou pour les ramasser quand ils sont à terre, tandis que moi, je n'avais personne ; si je tombais, je devais aller jusqu'au bas, et une fois-là me ramasser tout seul, si je n'étais pas cassé.

Et j'avais assez d'expérience pour comprendre que je pouvais très bien me casser.

Malgré ma jeunesse, j'avais été assez éprouvé par le malheur pour être plus circonspect et plus prudent que ne le sont ordinairement les enfants de mon âge ; c'était un avantage que j'avais payé cher.

QUESTIONS

1. Comparez la vie d'Arthur Milligan et celle de Rémi. Quelles différences observez-vous ? En quoi sont-elles injustes ?

2. Rémi est « sans famille » au début du spectacle mais, au fil de ses aventures, il s'en crée une, fondée sur les liens du cœur et non sur les liens du sang. Qui sont les membres de cette nouvelle famille ? Expliquez comment ces figures d'attachement aident Rémi à se construire.

3. Visionnez la bande annonce de *The Kid*, film muet réalisé aux États-Unis par Charlie Chaplin en 1921 : charliechaplin.com/fr/videos/1531-Kid-Trailer Comment l'affection que l'enfant et le vagabond ressentent l'un pour l'autre est-elle exprimée ?

PROLONGEMENT

Gavroche, Olivier Twist et « The Kid » : frères d'infortune de Rémi

Charles Dickens, *Les Aventures d'Olivier Twist*, 1838, traduction de l'anglais par Francis Ledoux, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2020.

Charles Dickens (1812-1870) est un romancier anglais qui, dans son enfance, a fait l'expérience de la misère. Contraint à travailler à l'âge de douze ans pour subvenir aux besoins de sa famille, il a découvert les inégalités sociales nées du système capitaliste anglais. Il est le premier écrivain à donner le statut de héros aux enfants misérables, dont Olivier Twist est le modèle romanesque. Orphelin dès sa naissance, Olivier est recueilli dans un hospice où il est maltraité. À neuf ans, le jeune garçon s'enfuit et marche jusqu'à Londres où il espère échapper à son triste sort.

Quand il se leva le lendemain matin, il avait froid et se sentait tout engourdi ; il eut tellement faim qu'il dut échanger son penny¹ contre une petite miche de pain dans le premier village qu'il traversa. Il n'avait pas fait plus de douze milles², quand la nuit tomba de nouveau. Ses pieds étaient meurtris et ses jambes si faibles qu'elles tremblaient sous lui. Une autre nuit passée dans une atmosphère froide et humide ne fit qu'empirer son état ; quand il se remit en route le lendemain matin, il pouvait à peine se traîner.

Il attendit au bas d'une côte escarpée l'arrivée d'une diligence³, pour mendier auprès des voyageurs de l'impériale⁴ ; mais il y en eut peu qui lui prêtèrent attention, et ceux-là même lui dirent d'attendre qu'on fût arrivé au haut de la colline et de leur faire

1. Penny : pièce de monnaie anglaise, qui représente une très petite somme d'argent.

2. Milles : unité de mesure anglaise. Olivier a parcouru environ dix-neuf kilomètres à pied.

3. Diligence : voiture tirée par des chevaux.

4. Impériale : partie haute de la diligence dans laquelle les voyageurs sont assis.

voir jusqu'où il pouvait courir pour gagner un demi-penny. Le pauvre Olivier essaya un moment de suivre le train⁵ de la diligence, mais il ne put continuer en raison de sa fatigue et de ses pieds endoloris. Ce que voyant, les gens rempochèrent leur demi-penny en déclarant qu'il n'était qu'un petit paresseux qui ne méritait rien ; et la diligence s'en alla, bringuebalante⁶, ne laissant derrière elle qu'un nuage de poussière. [...] De bonne heure le matin du septième jour après qu'il eut quitté le lieu de sa naissance, Olivier arriva en clopinant⁷ lentement dans la petite ville de Barnet. Les volets des maisons étaient clos ; la rue, déserte ; pas une âme n'était encore éveillée à l'activité quotidienne. Le soleil se levait dans toute la splendeur de sa beauté, mais sa lumière ne servait qu'à montrer à l'enfant sa propre solitude et son abandon, tandis qu'il s'asseyait, les pieds saignants et couverts de poussière, sur le pas d'une porte.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1999.

Dans son engagement politique comme dans son œuvre littéraire, Victor Hugo (1802-1885) a toujours défendu la cause des enfants. Deux personnages des Misérables ont marqué notre imaginaire collectif : Cosette et Gavroche. Tandis que Cosette, petite orpheline, a la chance d'être recueillie et élevée par le généreux Jean Valjean, Gavroche est un garçon délaissé par ses parents. Il mène la vie à la fois libre et triste des enfants des rues.

Huit ou neuf ans environ après les événements racontés dans la deuxième partie de cette histoire, on remarquait sur le boulevard du Temple⁸ et dans les régions du Château-d'Eau⁹ un petit garçon de onze à douze ans qui eût assez correctement réalisé cet idéal du gamin ébauché plus haut¹⁰, si, avec le rire de son âge sur les lèvres, il n'eût pas eu le cœur absolument sombre et vide. Cet enfant était bien affublé¹¹ d'un pantalon d'homme, mais il ne le tenait pas de son père, et d'une camisole¹² de femme, mais il ne la tenait pas de sa mère. Des gens quelconques l'avaient habillé de chiffons par

charité. Pourtant il avait un père et une mère. Mais son père ne songeait pas à lui et sa mère ne l'aimait point. C'était un de ces enfants dignes de pitié entre tous qui ont père et mère et qui sont orphelins.

Cet enfant ne se sentait jamais si bien que dans la rue. Le pavé lui était moins dur que le cœur de sa mère. Ses parents l'avaient jeté dans la vie d'un coup de pied. Il avait tout bonnement pris sa volée¹³.

C'était un garçon bruyant, blême¹⁴, lesté¹⁵, éveillé, goguenard¹⁶, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait à la fayousse¹⁷, grattait les ruisseaux¹⁸, volait un peu, mais comme les chats et les passereaux¹⁹, gaiement, riait quand on l'appelait galopin²⁰, se fâchait quand on l'appelait voyou. Il n'avait pas de gîte²¹, pas de pain, pas de feu, pas d'amour ; mais il était joyeux parce qu'il était libre.

Quand ces pauvres êtres sont des hommes, presque toujours la meule²² de l'ordre social les rencontre et les broie, mais tant qu'ils sont enfants, ils échappent, étant petits. Le moindre trou les sauve.

Charles Chaplin, *The Kid*, 1921.



QUESTIONS

1. En quoi Olivier, Gavroche et « The Kid » évoquent-ils le héros d'Hector Malot ?
2. Comment ces personnages permettent-ils à leur auteur de dénoncer les inégalités sociales ?

5. Suivre le train de la diligence : suivre le rythme, l'allure de la diligence.

6. Bringuebalante : cahotante, instable.

7. En clopinant : en boitant.

8. Boulevard du Temple : situé à Paris, entre les 3^e et 11^e arrondissements actuels.

9. Dans les régions du Château-d'eau : cette formule évoque aujourd'hui le nom d'une station de métro à Paris, mais au XIX^e siècle elle correspondait à l'actuelle place de la République, au centre de laquelle se trouvait une fontaine.

10. Cet idéal du gamin ébauché plus haut : dans les pages qui précèdent ce passage, Victor Hugo analyse le profil social du « gamin de Paris », enfant « errant » qu'aujourd'hui on qualifierait juridiquement de « mineur non accompagné » : « Les statistiques donnent une moyenne de deux cent soixante enfants sans asile ramassés alors annuellement par les rondes de police [...]. C'est là, du reste, le plus désastreux des symptômes sociaux. Tous les crimes de l'homme commencent au vagabondage de l'enfant. »

11. Affublé : habillé de manière ridicule, déguisé.

12. Camisole : veste courte qui se porte par-dessus une chemise.

13. Il avait tout bonnement pris sa volée : il s'était tout simplement libéré de la tutelle de ses parents.

14. Blême : très pâle.

15. Leste : agile.

16. Goguenard : moqueur.

17. Fayousse : jeu dont la règle consiste à insérer le plus de cailloux dans un trou.

18. Il grattait les ruisseaux : il raclait le fond des caniveaux, des égouts, dans l'espoir d'y trouver une pièce ou tout autre chose utile.

ANNEXE

ADAPTER SANS FAMILLE À L'ÉCRAN S'INTÉRESSER AUX AFFICHES



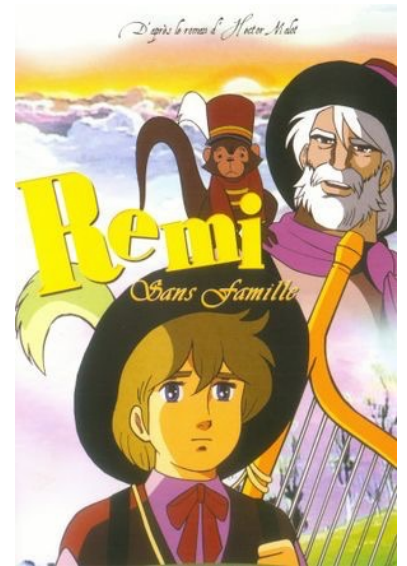
Marc Allégret, 1934



Série télévisée de Jacques Ertaud, 1981



Antoine Blossier, 2018



Série animée japonaise d'Osamu Dezaki, 1977-1978



Captation de Dominique Thiel, 2025

QUESTIONS

1. Quels points communs observez-vous entre ces différentes représentations du personnage de Rémi ?
2. Quelles différences voyez-vous avec le Rémi imaginé par Léna Bréban et la costumière Alice Touvet pour la scène du Théâtre du Vieux-Colombier ?

Bibliographie

- Hector Malot, *Sans famille*, LGF, Le Livre de Poche, coll. « Classiques », 2000
- Version abrégée : Hector Malot, *Sans famille*, Gallimard jeunesse, coll. « Folio Junior », 2019

Filmographie

- *Sans famille* de Georges Monca et Maurice Kéroul, 1925
 - *Sans famille* de Marc Allégret, 1934
 - *Sans famille* d'André Michel, 1958
 - *Rémi sans famille*, série animée japonaise d'Osamu Dezaki, 1977-1978
 - *Sans famille*, série télévisée de Jacques Ertaud, 1981
 - *Sans famille*, série télévisée de Jean-Daniel Verhaeghe, 2000
 - *Rémi sans famille* d'Antoine Blossier, 2018
- [youtube.com/watch?v=NcKWCVb7f6Y](https://www.youtube.com/watch?v=NcKWCVb7f6Y)

Sitographie

- Interview de Léna Bréban sur France Culture
[radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-culture/remi-sans-famille-8044770](https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-culture/remi-sans-famille-8044770)
- Podcast produit par Béline Dolat autour de *Sans Famille*, avec Véronique Vella et Jean Chevalier : *Quelle comédie ! #8 « Convoquer l'enfance »*
[comedie-francaise.fr/fr/evenements/sans-famille-2425#](https://www.comedie-francaise.fr/fr/evenements/sans-famille-2425#)